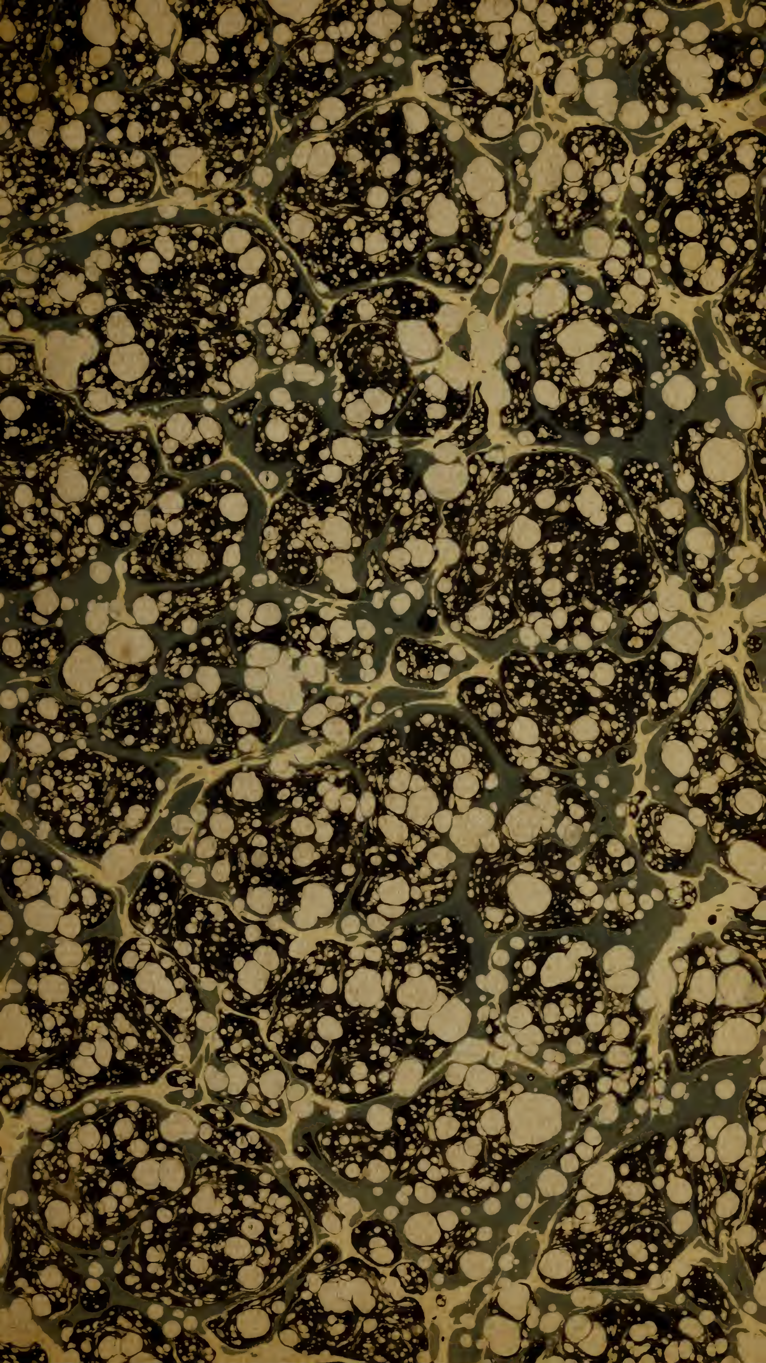
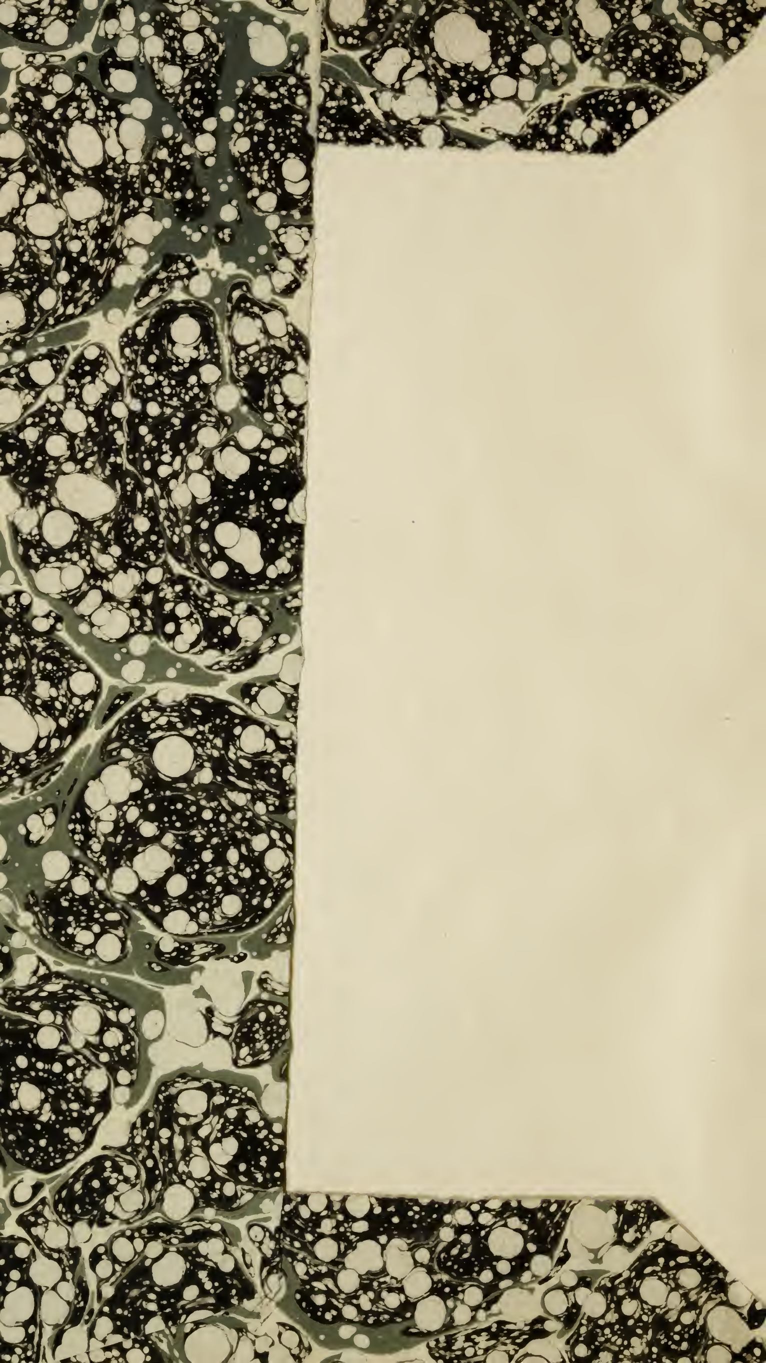




Sedaine

AUCASSIN
ET
NICOLETTE,
OU
LES MŒURS
DU BON VIEUX TEMPS,

COMÉDIE MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée, pour la premiere fois, devant LEURS MAJESTÉS à Versailles, le 30 Décembre 1779, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, & à Paris, le 3 Janvier 1780, & reprise le 7 Janvier 1782.

Le Drame est de M. SEDAINE.
La Musique de M. GRETRY.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Mauconseil, à côté de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXII.

ACTEURS.

AUCASSIN.

GARINS, *Comte de* BEAUCAIRE.

BONGARS, *Comte de* VALENCE.

LE VICOMTE DE BEAUCAIRE.

UN PATRE.

OFFICIERS *du Comte de* BEAUCAIRE.

SOLDATS *gardant les Tours.*

NICOLETTE.

Suite du Comte de BEAUCAIRE.

Suite du Comte de VALENCE.

La Scene ſe paſſe à Beaucaire, dans le Château du Comte.



AUCASSIN
ET
NICOLETTE,
OU
LES MŒURS
DU BON VIEUX TEMPS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Salle des Gardes de Sire Garins, Comte de Beaucaire.

L'ouverture est un bruit de Guerre.

SCENE PREMIERE.

AUCASSIN, le Comte de GARINS.

DUO.

AUCASSIN.

NICOLETTE, ma Nicolette,
Non, jamais je ne t'oublierai.

Le Comte de GARINS.

Aucaſſin, entends-tu le ſon de la trompette?
Mon cher fils, elle te répete
Vole & combats.

AUCASSIN.

Non, non, pour elle je mourrai.
Nicolette, ma Nicolette,
Non, jamais je ne t'oublierai.

Le Comte de GARINS.

Défends tes biens, défends ta gloire;
C'eſt à toi qu'il convient de fixer la victoire;
C'eſt à toi qu'il convient de cueillir des lauriers.

AUCASSIN.

Peu m'importent mes biens, & mon nom, & ma gloire;
Je ne voudrois obtenir la victoire,
Que pour mettre à ſes pieds
Vos ennemis & mes lauriers.

SCENE II.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

SEigneur, tout eſt perdu, ſi le plus prompt ſecours
Ne vient défendre la muraille.
L'ennemi marche en ordre de bataille,
Les échelles déjà s'appliquent ſur les tours,
A les eſcalader une troupe s'apprête;
L'épée en main, le regard furieux,
Le Comte de Bongars lui-même eſt à leur tête;
C'eſt envain qu'on leur lance & des dards, & des pieux,
Rien, Seigneur, rien ne les arrête;
Tout effort ne les rend que plus audacieux.

Le Comte de GARINS.

Quoi mon fils! Quoi tu peux entendre
Le récit effrayant d'un aſſaut déſaſtreux,

Et tu ne cours pas nous défendre?
Contre qui? contre un traître, un perfide voisin
Dont la fureur vient tout détruire,
Et quelle est la raison qui le rend inhumain?
Il me refuse de la dire;
Ah! si mon bras, par l'âge désarmé,
Pouvoit encor soutenir une lance,
Que j'aurois bientôt réprimé
De ce fier ennemi la cruelle insolence!
Il assiege Beaucaire, il ravage nos champs;
Tu l'entends, mon fils, tu l'entends,
Et tu ne prends pas ma défense?

AUCASSIN.

Mon pere, que le Ciel, insensible à mes vœux,
Rejette à jamais ma priere,
Si comme Chevalier je leve la banniere,
Si je brave jamais & le fer & les feux,
Si je parois jamais dans l'illustre carriere
Qui vous a vu briller, & vous, & nos aïeux;
A moins que vos bontés n'accordent à mes vœux
Celle à qui j'ai donné mon âme toute entiere,
L'objet qui seul pourroit me rendre heureux,
Nicolette, ma douce amie,
Toujours belle, toujours chérie.

Le Comte de GARINS.

Jamais je ne l'accorderai:
J'aimerois mieux perdre la vie.



SCENE III.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Ah ! Monſeigneur, tout eſt déſeſpéré;
Nous ne pouvons ſoutenir leur furie :
Avant deux heures au plus tard,
Ils ſeront maîtres du rempart ;
Leur Chef s'eſt avancé, le cruel vous défie,
Et votre fils, & vous.

Le Comte de GARINS.

Allons, allons mourir.

AUCASSIN.

Mourir ! mourir, mon pere! écoutez-moi, mon pere,
Quoi votre mort ! ô Ciel !

Le Comte de GARINS.

Que faut-il que j'eſpere ?

AUCASSIN.

Je vais, je vais les ſecourir,
A l'ennemi je vais m'offrir,
Et vous venger d'une inſulte cruelle.
Mais puiſqu'il faut céder au devoir qui m'appelle,
Promettez-moi, (la grace eſt peu pour votre honneur,
Mais elle eſt tout pour moi,) promettez-moi, mon pere,
Que ſi le Ciel, en ce combat proſpere,
Me ramene à vos pieds vainqueur,
Vous me laiſſerez voir la Beauté qui m'eſt chere
Un inſtant ſeulement, un inſtant, c'eſt ſi peu :
Je ne veux ſeulement, & dans ce même lieu,
Que la voir, l'embraſſer, & que lui dire adieu.
Juſqu'à me refuſer ſeriez-vous donc ſévere ?

Le Comte de GARINS.

Non.

AUCASSIN.

Vous le promettez ?

Le Comte de GARINS.

Oui, je te le promets.

AUCASSIN.

Ah ! que le Ciel m'accorde un plein ſuccès !

ARIETTE.

(*Pendant la ritournelle, il met ſon caſque.*)

Allez, qu'on apporte mes armes,
Accourez, mes amis, Aucaſſin eſt vainqueur;
Chaſſez la crainte & les alarmes,
Amenez mon courſier : qu'on apporte mes armes,
Répondez tous à mon ardeur.
Je la verrai, je verrai ce que j'aime,
Sa douce voix conſolera mon cœur,
Et dans ſes yeux, mon bien ſuprême,
Je vais jouir d'un inſtant de bonheur.
Allons, partons, & quittons ces murailles,
A l'ennemi faiſons ſentir nos coups;
C'eſt hors des murs qu'on donne les batailles;
Suivez-moi, ſuivez-moi, la victoire eſt à nous.

Le Comte de GARINS.

Voilà, mon fils, le parti qu'il faut ſuivre,
Etre de ſes ſujets le ſecours & l'appui.
Mais quel pouvoir a-t-elle donc ſur lui !
Si j'en crois les excès où ſon amour le livre.

SCENE IV.

LE COMTE DE GARINS.

ARIETTE.

Fils inſenſé !
As-tu penſé
Que j'approuverois ta tendreſſe ?

Crois-tu mon cœur
Privé d'honneur,
Au point de flatter ton ivresse ?

Quoi ! ce que ne peut obtenir
L'aspect même de ma détresse,
Ma priere, le souvenir
De tes aïeux, de ta noblesse,
Un pere, hélas ! prêt à mourir,
Tu le fais pour une Maîtresse !
Non, non, tu ne la verras plus ;
Je t'ai promis, mais quel abus
De s'asservir à la promesse
Dont l'honneur prescrit le refus !
Non, non, tu ne la verras plus.

SCENE V.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE.

Le Comte de GARINS.

FAites venir ici le Vicomte. Ah ! c'est vous,
Vicomte, instruisez-moi ; ne pouvez-vous me dire
Quel est ce bel objet qui nous chagrine tous,
Et qui prend sur mon fils un si puissant empire ?
On dit que c'est par vous, & dans votre maison,
Que Nicolette fut dès l'enfance élevée ?

Le VICOMTE.

Bien avant l'âge de raison,
Elle y fut, par ma femme, avec soin conservée
Jusqu'à sa mort.

Le Comte de GARINS.

Et sçavez-vous le nom
De ses parens, de sa famille ?

Le VICOMTE.

Non,
Car ma femme eut l'imprudence
De taire le secret qui cache sa naissance.

Le

Le Comte DE GARINS.

Et vous ne ſçavez ce qu'elle eſt?

LE VICOMTE.

Non, je ſçais ſeulement qu'autrefois la Comteſſe
Votre épouſe, Seigneur, y prenoit intérêt,
Et lui marquoit la plus vive tendreſſe.

Le Comte DE GARINS.

Et vers aucun ſoupçon votre eſprit n'eſt porté
Sur les parens de cette Nicolette?

LE VICOMTE.

Dans le temps, un bruit ſourd, une rumeur ſecrette,
Répandoit qu'elle étoit, à n'en pouvoir douter,
D'un ſang noble, & d'un rang qu'il falloit reſpecter;
Mais quelqu'un affirmoit avoir vu l'acheter
D'une Etrangere errante & vagabonde,
Qui s'en alloit courant le monde,
En s'offrant à chacun pour dire dans la main
Le bon ou le mauvais deſtin.

Le Comte DE GARINS.

Ah! c'eſt cela, ſans doute; allez, qu'on me l'amene;
Je ſuis bien bon de prendre tant de peine;
Et de ne pas chaſſer ce qui fait mes tourmens.

LE VICOMTE.

AIR.

Simple, naïve & joliette,
Nicolette eſt la fleur des champs;
Les lys vous paroîtroient moins blancs;
Si vous regardiez Nicolette;
Qui la vit, toujours la regrette;
Son regard eſt ſi ſéduiſant,
Qu'un vieillard même iroit diſant:
Le joli péché d'amourette.

Le Comte DE GARINS.

Parbleu, vous êtes bien plaiſant;
Vicomte, avec cette louange,
Et je vous trouve bien étrange
D'en faire un éloge ſi grand.

SCENE VI.

Le Comte DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE.

Le Comte DE GARINS.

IL a raison, elle est vraiment jolie.
Approchez, c'est donc vous qui séduisez mon fils,
Et dont le cœur se met au plus haut prix;
Je vous ferois mourir, si c'étoit votre envie
Qu'il fît pour vous quelque folie.
Parlez, parlez, comment l'avez-vous vu?
Que vous dit-il? Qu'avez-vous répondu?
Le lieu, l'instant, quelles sont ses promesses,
Ses discours, ses propos, ses douceurs, ses caresses?
Répondez, répondez; car je veux tout sçavoir.

LE VICOMTE.

Seigneur, votre courroux lui ravit le pouvoir
De s'énoncer. Répondez, Nicolette.

NICOLETTE.

Je le desire.

LE VICOMTE.

Eh bien, me direz-vous tout?

NICOLETTE.

Oui.

LE VICOMTE.

Que dit Sire Aucassin en vous contant fleurette?

NICOLETTE.

Qu'il m'aime.

LE VICOMTE.

Et vous alors?

NICOLETTE.

Moi! que je l'aime aussi.

Le Comte DE GARINS, *à part.*

Insolente!

LE VICOMTE.

Ah! Seigneur, un moment sans colere
Il faut l'interroger, & si vous permettez....

Le Comte DE GARINS.

Non, non; laissez-moi dire, écoutez, écoutez;
Quand vous verrez mon fils, il faudra lui déplaire,
Et lui dire d'un ton sévere
Que vous ne l'aimez plus, qu'il cherche un autre objet,
Que vous le quittez sans regret.

NICOLETTE.

En vain ma bouche le diroit,
Dans mes regards, Seigneur, il liroit le contraire,
Et ne me croiroit pas.

Le Comte DE GARINS.

Comment donc, imprudente;
Quel espoir vous séduit? quel est donc votre attente?

NICOLETTE.

Seigneur, je suis au désespoir
De la peine que je vous cause;
Otez-moi pour jamais les moyens de le voir.

LE VICOMTE.

En acceptant tout ce qu'elle vous propose;
C'est leur enlever tout espoir.

NICOLETTE.

AIR.

Au fond d'une sainte retraite,
Mettez la triste Nicolette.
Là dans les pleurs,
Dans les douleurs,
Là dans les larmes,
Je gémirai de mon malheur;
Mais au moins j'aurai la douceur

De faire ceſſer vos alarmes.
J'y prierai le ciel pour vos jours
Et pour les ſiens . . . . Ah ! qu'il m'oublie ;
Et que ſa vie
Soit conſacrée à des amours ,
Que la naiſſance juſtifie.

(Elle ſe jette à genoux.)

Au fond d'une ſainte retraite , &c.

Le Comte DE GARINS.

Elle m'attendrit ; levez-vous.
Je ne ſçais ſi c'eſt par magie ,
Ou par ſon ton & ſon air doux ;
Mais j'ai preſque pleuré.

SCENE VII.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

GRande ; grande victoire.
Sire Aucaſſin , Seigneur , eſt un ſecond Rolland ,
Et le combat le plus brillant
En ce jour le couvre de gloire.
Sans attendre qu'il ſoit ſuivi ,
Du grand portail il fait lever la herſe ;
Preſque ſeul, il s'échappe , il part , frappe , renverſe ,
On ne ſçauroit nombrer tous les Soldats qu'il perce.
Le Comte de Bongars lui-même vient à lui ,
Et lui porte un grand coup de lance.
Ferme ſur ſes arçons , Sire Aucaſſin s'élance,
Pare le coup , & d'un bras affermi ,
Enleve & fait tomber ſon fatal ennemi ,
Qui foible & languiſſant , & reſpirant à peine ,

S'eſt rendu priſonnier, & votre fils l'amene.

Le Comte DE GARINS.

Vicomte, vîte, dépêchez,
Emmenez votre Nicolette,
Et que ſes jours à jamais ſoient cachés
Au plus haut de la tour, dans la chambre ſecrette.

SCENE VIII.

LE COMTE DE GARINS.

ARIETTE.

IL eſt vainqueur, & la victoire
Couronne ſon premier combat;
Et mes vieux ans vont, de ſa gloire,
Recevoir un nouvel éclat.

Il n'eſt qu'une ame paternelle
Qui conçoive tout mon bonheur;
Car ce triomphe me révele
Ce que va lui dicter l'honneur.

Quand au tombeau j'irai deſcendre,
Content, je fermerai les yeux;
Je laiſſe ſurvivre à ma cendre
Un fils digne de mes ayeux.

Il eſt vainqueur, &c.



SCENE IX.

Le Comte de GARINS, le Comte de BEAUCAIRE, AUCASSIN, BONGARS, Comte DE VALENCE, LE VICOMTE.

(La ſuite du Vainqueur & du Vaincu; des Soldats portent les armes du Comte de Valence.)

AUCASSIN.

AH! mon pere, je vous revois;
Voici votre ennemi.

Le Comte DE GARINS.

Le Comte!

AUCASSIN.

Qu'il approche.

Le Comte DE GARINS.

Quoi, barbare!

AUCASSIN.

Non, non, laiſſons là tout reproche;
Vainqueurs, uſons mieux de nos droits;
Songez plutôt, mon pere, à tenir la parole
Dont envers votre fils vous vous êtes lié.

Le Comte DE GARINS.

Que dites-vous?

AUCASSIN.

Quoi donc! l'auriez-vous oublié,
Mon pere, ou cherchez-vous un prétexe frivole?
Quoi! ne m'avez-vous pas promis,
A l'inſtant que j'ai pris les armes
Pour faire ceſſer nos alarmes,
Que ſi le Ciel ramenoit votre fils
Vainqueur, il verroit ſon amie,
Sa Nicolette tant chérie;

Que je pourrois, & dans ce même lieu;
La voir & l'embrasser en lui disant adieu?

Le Comte DE GARINS.

Non, mon fils, non, ce seroit un supplice
Pour votre pere; & si dans ce moment
Elle étoit là, peut-être, vous présent,
J'ordonnerois qu'une prompte justice...

AUCASSIN.

Quoi! vous me refusez!

Le Comte DE GARINS.

Oui sans doute.

AUCASSIN.

Il suffit.
Ainsi donc oubliant tout ce qui vous engage...
Comte, n'êtes-vous pas un de mes prisonniers?

Le Comte DE BONGARS.

Oui certes.

AUCASSIN.

Donnez-moi votre main.

Le Comre DE BONGARS.

Volontiers.

AUCASSIN.

De votre foi cette main est le gage;
Et j'exige de vous que vous accomplirez
Ce que je vous dirai de faire;
Jurez-le moi, jurez, jurez.

Le Comte DE BONGARS.

Oui, s'il n'est rien à mon honneur contraire.

AUCASSIN.

Non, jurez que toutes les fois
Qu'il vous prendra la fantaisie
De chagriner nos jours, de troubler notre vie;
En ravageant nos champs, en détruisant nos bois,
Vous le ferez.

Le Comte DE GARINS, *à part.*

Oh Ciel!

Le Comte DE BONGARS

Beau Sire, je vous prie

De ne point employer cette amere ironie;
Je ſuis même ſurpris qu'elle s'adreſſe à moi.

AUCASSIN.

Non, je le veux ainſi.

Le Comte DE BONGARS.

Vous pouvez me preſcrire
Une rançon; quelle que ſoit la loi
Que vous ferez, je ſuis prêt d'y ſouſcrire.

AUCASSIN.

Non, non, je ne veux rien de vous,
Point de rançon; mais je demande
Que vous repreniez contre nous
Les armes qu'à l'inſtant j'ordonne qu'on vous rende.

Le Comte DE GARINS.

Cruel!

Le Comte DE BONGARS.

J'aſſurerai tout ce qu'il vous plaira:
(Je voyois cependant la guerre terminée;)
Mais quand je le pourrai, mon bras s'y ſoumettra;
Ma parole vous eſt donnée.

AUCASSIN.

Je la reçois; allez, rendez-lui ſon courſier;
Et ſa lance, & ſon bouclier;
Qu'il s'en aille, il eſt libre; il peut faire la guerre
Au gré de mes deſirs, & ſeconder mes vœux:
Il eſt à moi votre adverſaire,
J'en peux faire ce que je veux.

(On rend au Comte de Bongars ſa lance, ſon bouclier, & il ſort.)



SCENE

SCENE X.

Le Comte DE GARINS, AUCASSIN, LE VICOMTE, LES OFFICIERS ET LES SOLDATS DE BEAUCAIRE.

LE VICOMTE.	LE COMTE DE GARINS.	AUCASSIN.	OFFICIERS.
	Perfide, c'est contre ton pere, Que tu viens d'armer sa foi.		
		Le perfide ! ce n'est pas moi ; C'est l'homme qui n'est pas sincere, C'est celui qui manque à sa foi.	
Ah ! Monseigneur, qu'allez-vous faire ?	Holà ! Gardes, à moi.	De garde, il n'est pas nécessaire. Je sçais obéir à mon pere,	
	Allez, qu'on le mene en prison, Qu'on l'enferme dans le donjon.	Même quand il n'a pas raison.	
Seigneur, écoutez la raison.			
	Et ta petite aventuriere, De ceci me fera	Nicolette : ah ! craignez, mon pere,	
Pardon.	raison : Et ta petite aventuriere,	De l'offenser ; pardon, pardon Pour Nicolette,	Pardon.
Pardon.	De ta faute aura le guerdon. *	hélas ! pardon. Offenser celle qui m'est chere, C'est me priver de ma raison.	Pardon.
	C'est dans le fond d'une prison	C'est me priver de ma raisou.	
Pourquoi l'envoyer en prison ?	Qu'un fol amour entend raison.		Pourquoi l'envoyer en prison ?

* *Récompense.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Cour de Fortereſſe, entourée de Tours, de Foſſés, de Grilles, Pont-Levis, enfin d'un Château très-fort. Deux Soldats font ſentinelle, & marchent en ſe croiſant.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX SOLDATS, AUCASSIN, *qu'on ne voit pas.*

AUCASSIN.

AH Ciel! Ah Ciel! où peut-elle être?

LE SOLDAT, *qui croiſe en venant du fond de la Scene.*

MARCOU.

Qu'entends-je, un priſonnier nouveau?

BREDAU, *autre Soldat.*

Il eſt là.

MARCOU.

Qui?

BREDAU.

Lui.

MARCOU.

Qui lui?

BREDAU.

Le damoiſeau,
Sire Aucaſſin; cette fenêtre
Donne de l'air à ſa priſon.

MARCOU.

En priſon, lui?

BREDAU.

Sans doute.

MARCOU.

Et par quelle raiſon?

BREDAU, *après que Marcou l'a quitté.*

Il eſt ſurpris, mon camarade;
Ainſi que lui, qui ne le ſeroit pas?
Si le jeune homme encor eût fait quelqu'incartade,
Mais au ſortir du plus beau des combats!

MARCOU.

Hé! mais ſçais-tu pourquoi ſon pere ainſi le traite,
Et montre une telle rigueur?

BREDAU.

C'eſt pour une affaire de cœur,
Parce qu'il aime une jeune fillette
Que l'on appelle Nicolette.

MARCOU.

Nicolette!

BREDAU.

Ah! tu ſçais, tu connois ſes amours.

MARCOU.

Qui l'a vue une fois, s'en reſſouvient toujours;
Je garde le pied de ces tours,
Où l'on dit qu'elle eſt enfermée.

BREDAU.

Où?

MARCOU.

Là.

AUCASSIN, *qu'on ne voit pas.*

Quoi! ſans eſpoir de voir ma bien aimée!

MARCOU *ſeul.*

Ils ne croient pas être auſſi près qu'ils le ſont.
Ce traitement-là me confond.
Voyez la belle récompenſe,
Le beau remerciement que ſon pere lui fait!

Est-ce donc un crime, un forfait,
Que d'aimer ?... A vingt ans, plein d'ardeur, de courage,
Amoureux ? Eh! mais à quel âge
Aimera-t-il? Pour moi, j'enrage.

DUO.

MARCOU.

Comment, après ce combat,

BREDAU.

Après ce combat
Qui sauve Beaucaire & l'Etat.

MARCOU.

Qui sauve Beaucaire & l'Etat.

BREDAU.

Après cette victoire.

MARCOU.

Après cette belle victoire.

BREDAU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire.

MARCOU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire.

BREDAU.

Son pere & son pays.

MARCOU.

Son pere & son pays; car tous ses ennemis
Ont laissé là leur chef, ils se sont tous enfuis.

BREDAU.

Tous?

MARCOU.

Tous. Ah! pas un seul n'est resté.

AUCASSIN.

Quoi! Jamais!

MARCOU.

Ecoute, ici tu peux l'entendre.

AUCASSIN.

Quoi! jamais je ne te verrois!

MARCOU.

Il me fait peine avec tous ses regrets.

BREDAU.

Et moi de même, & je ne suis pas tendre.

MARCOU.

Mais que vois-je là-bas ?

BREDAU.

Dis bien plutôt là-haut.

MARCOU.

Ah ! c'eſt quelqu'un qui va faire le ſaut.

BREDAU.

C'eſt une femme.

MARCOU.

Je parie
Que c'eſt elle à l'inſtant qui fait cette folie,
Que Nicolette cherche à pouvoir s'échapper.

BREDAU.

Elle deſcend.

MARCOU.

J'y cours.

BREDAU.

Non, non, laiſſe-la faire,
Tu l'arrêteras mieux, oui, beaucoup mieux à terre,
Et tu pourras toujours bien l'attraper.

MARCOU.

Oui ; mais ſi les gardes.

BREDAU.

Qu'eſt-ce que tu hazardes ?
Tu pourras toujours l'attraper.

AUCASSIN *à part.*

Elle ne ſçait pas ma détreſſe,
Et doutera de ma tendreſſe.

MARCOU & BREDAU.

Ah ! grand Dieu, quelle hardieſſe !
Elle mérite bien le cœur de ſon amant.
Ils ſont faits l'un pour l'autre, & j'en ferois ſerment.

SCENE II.

LES DEUX GARDES *cachés, mais vus des Spectateurs*, AUCASSIN, *qu'on ne voit pas*, NICOLETTE.

NICOLETTE.

AH! grand Dieu, je vous remercie ;
C'eſt à vous, ô Ciel! que je dois
D'échapper au danger qui menaçoit ma vie ;
Mais, où fuir? où courir? Hélas! c'eſt fait de moi :
De quel côté...

AUCASSIN.

Nicolette.

NICOLETTE.

Qu'entends-je?
Aucaſſin.

AUCASSIN.

Nicolette, eſt-ce toi ?

NICOLETTE.

Oui, c'eſt moi ;
O Ciel! par quel bonheur étrange
Me trouvai-je ſi près de toi?

AUCASSIN.

Hé! comment ſe peut-il, comment eſt-il croyable
Qu'au milieu de mon déſeſpoir...
Mais, attends, j'entrevois un moyen ſecourable ;
Qui va me procurer le bonheur de te voir.

NICOLETTE.

Mon ami.

AUCASSIN.

Chere amie : hé! comment ſe peut-il ;
A cette heure, en ces lieux, que tu ſois parvenue?

NICOLETTE.

Je viens de courir un péril

Dont je ſuis encor toute émue;
On m'avoit enfermée en l'une de ces tours:
Ton pere, m'a-t-on dit, devoit m'ôter la vie.
Pour conſerver mes triſtes jours,
De mes draps attachés enſemble,
J'ai fait un lien aſſez fort,
Afin de me ſauver & d'éviter la mort;
Et pour comble de bien, le hazard nous raſſemble.
Je t'entends, je te vois.

AUCASSIN.

Où vas tu?

NICOLETTE.

Je ne ſçais;
De tous côtés mes pas ſont menacés;
Et ſi je ne peux fuir, peut-être dans une heure,
A ton pere amenée, il voudra que je meure.

AUCASSIN.

Barbare! ah! je mourrois auſſi.

NICOLETTE.

Mon Aucaſſin, mon doux ami,
Ote-moi de ton cœur, obéis à ton pere;
Sois heureux.

AUCASSIN.

Si l'ardeur de nos tendres amours
Etoit de même force en ton ame plus fiere,
Pourrois-tu me tenir un ſemblable diſcours?

NICOLETTE.

C'eſt que pour ton bonheur le mien ſe ſacrifie;
Quelle que ſoit ta tendreſſe pour moi,
Mon Aucaſſin, je la défie
De pouvoir égaler celle que j'ai pour toi.

AUCASSIN.

Non, ma Nicolette, je t'aime
Mille fois plus que tu ne peux m'aimer;
Pour toi mon amour eſt extrême,
Ainſi que pour l'honneur mon cœur ſçait s'enflamer.

MARCOU

L'un pour l'autre quelle tendreſſe!

BREDAU.

Comme ils s'aiment ces chers enfans !

NICOLETTE.

Paix, j'entends quelque bruit.

AUCASSIN.

Je n'entends rien.

NICOLETTE.

Il cesse.

AUCASSIN.

Tâche de me donner ta main.

NICOLETTE.

Attends, attends,
Je vais pour m'élever rapprocher quelque chose,
Une pierre ; ah ! c'est bon.

(Ici roule une pierre qu'elle trouve à ses pieds.)

BREDAU.

Si la Garde se pose,
On va la surprendre ; en chantant,
Je m'en vais l'avertir.

AUCASSIN.

Ma Nicolette.

NICOLETTE.

Attends.
Paix.

BREDAU *chante.*

» Pucelle, avec un cœur franc,
» Au corps gentil, au corps plaisant,
» On voit bien à ton semblant,
» Que tu parles à ton amant ;
» Gardes-toi de ces Soldats méchans,
» Qui sous leur cape vont cachans
» Leurs glaives nuds & tranchans.
» Gardes-toi, &c.

NICOLETTE.

Ah ! que le Ciel te récompense
De ce salutaire avis.
Adieu, cher Aucassin ; on vient, quelqu'un s'avance.

AUCASSIN.

Quoi ! tu t'en vas ? Reste.

NICOLETTE.

NICOLETTE.

Non, je ne puis.

AUCASSIN.

Sois certaine de ma conſtance.

NICOLETTE.

Sois ſûr de ma perſévérance.

AUCASSIN.

Je mourrai ſi je ne te ſuis.

SCENE III.

LES DEUX SOLDATS ET LA GARDE.

MARCOU.

ELle doit être loin, appelle.

BREDAU.

Alerte, alerte.

L'OFFICIER DE GARDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ! qu'eſt-ce que c'eſt ?

BREDAU.

Alerte ;
Courez vîte à la découverte ;
Quelqu'un eſt deſcendu, s'eſt ſauvé de la tour,
Et s'eſt enfui.

L'OFFICIER.

Par où ?

BREDAU, *montre un chemin opposé à celui qu'a pris Nicolette.*

Par là, par ce détour.
S'ils ne vont que par-là, leur recherche eſt bien vaine.

MARCOU.

Mon camarade pourroit bien
Aller en priſon pour ſa peine ;
Moi, je ne me reproche rien,

Je suis resté toujours où mon poste m'enchaîne,
Et son devoir n'est pas le mien.

BREDAU.

Garde-moi le secret ; ma conduite équivoque
M'expose, camarade ; il pourroit m'arriver
Quelque chose ; mais je m'en moque,
Pourvu que nos soldats ne puissent la trouver.

L'OFFICIER DE GARDE, *qui revient.*

Ici, voyons encor, approche ta lumiere.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment donc, vous n'avez pas pu
Attraper cette prisonniere ?

L'OFFICIER.

L'un des soldats est descendu
Jusques dans le fossé qui touche la barriere,
Ils se sont dispersés ; aucun d'eux n'a rien vu.

LE VICOMTE.

Oh Ciel ! que va dire le Comte ?
Une fille se sauve. Ah ! pour vous quelle honte !
Aussi qui diable iroit s'imaginer
Que du haut de la tour elle pourroit descendre !
Pauvre enfant ! pauvre enfant ! dans un âge si tendre
Avoir un tel courage, on doit s'en étonner.

L'OFFICIER.

Ah ! le voici : sans doute il vient d'apprendre
Cet accident.

SCENE V.

LES MÊMES & LE COMTE DE GARINS.

LE COMTE.

NOn, non, je ne veux rien entendre ;
Où ſont-ils ? où ſont-ils ! fais-moi venir celui
Qui devoit être en ſentinelle.
Qu'on l'amene à l'inſtant.

L'OFFICIER.

Monſeigneur, le voici.

BREDAU.

J'ai fait mon devoir, & j'appelle
Tout auſſi-tôt que je dois avertir ;
L'ordre m'étoit donné d'aller & de venir
Depuis la tour juſqu'à mon camarade ;
Je l'ai fait, & j'allois ainſi,
De-là, Monſeigneur, juſqu'ici,
Avec attention ainſi qu'à la parade ;
Tout d'un coup, en me retournant,
Je vois un grand fantôme blanc,
Qui, les yeux tout en feu, tombe & s'en va volant ;
Car je ſuis ſûr qu'il a des aîles :
Mon camarade peut en dire des nouvelles,
Car il l'a vu de même.

MARCOU.

Oui, Seigneur, en volant.

LE VICOMTE.

Ah ! béniſſez le Ciel, qui veut ſouſtraire
Les jours infortunés d'un malheureux enfant
Aux tranſports de votre colere,
Dont la promptitude ſévere
Eût pu tremper vos mains dans le ſang innocent.

Le Comte DE GARINS.

Qu'osez-vous me dire ? Comment ;
Une fille de rien, qui s'empare de l'ame
De mon fils Aucassin, jusqu'à le rendre infâme !
Vous regardez cela d'un œil compatissant,
Et selon vous, c'est du sang innocent ?
Point de pardon.

LE VICOMTE.

Hélas ! la pauvre Nicolette
Ne peut avoir pour sa retraite
Que la forêt qui borde le chemin,
Et les animaux ou la faim
Bientôt termineront sa vie.

Le Comte DE GARINS.

Cela me fâche, elle est vraiment jolie ;
Aussi pourquoi se faire aimer ?

LE VICOMTE.

Seigneur,
A présent qu'elle est loin, vous êtes plus tranquille :
Vous ne redoutez plus la conduite indocile
D'un fils dont peu de jours vont éteindre l'ardeur ;
Ne conviendroit-il pas de mettre quelque terme
A sa disgrace, enfin de le tirer
De la prison qui le renferme ?

Le Comte DE GARINS.

Oui, c'étoit mon dessein : allez sans différer.

SCENE VI.

Le Comte DE GARINS, UN OFFICIER.

(Les Soldats Factionnaires ont changé de poste, & se croisent dans le fond.)

L'OFFICIER.

SEigneur, le Comte de Valence.

Le Comte DE GARINS.

Bongars ?

L'OFFICIER.

Oui, se présente, il demande à vous voir.

Le Comte DE GARINS.

Moi !

L'OFFICIER.

Presque sans escorte, en toute confiance,
Sur votre honneur il fonde son espoir,
Et ne veut point d'autre assurance.

Le Comte DE GARINS.

J'aime cette franchise : allez le recevoir ;
Je vous suis. Quelle est donc l'affaire d'importance
Qui l'amene en ces lieux, & que peut-il vouloir?
Allons.

SCENE VII.

Les deux Soldats, BREDAU & MARCOU.

MARCOU.

ILs sont partis ; ma foi, mon camarade,
Il s'en est peu fallu.

BREDAU.

C'est bien vrai ; car sans toi,
J'étois bien prêt de faire la gambade ;
Je ne m'en repens pas.

MARCOU.

Ni moi, Bredau.

BREDAU.

Ni moi.

MARCOU.

Voici Sire Aucassin.



SCENE VIII.

AUCASSIN, LE VICOMTE, *(les deux Soldats dans le fond.)*

AUCASSIN.

OUi, je vous le repete.
Oui, Vicomte, elle est là, je l'entends, je la vois.

LE VICOMTE.

Sire Aucassin, à votre âge autrefois,
A l'amour j'ai payé ma dette;
J'eus la folie un jour de me laisser charmer.

AUCASSIN.

Quoi! vous aimâtes?

LE VICOMTE

Oui, d'une flamme parfaite.
Je périssois, une langueur secrete
En tous les lieux venoit me consumer;
Mais j'ai tant fait, que j'ai cessé d'aimer.

AUCASSIN.

Ah! ce n'étoit pas Nicolette.
Que me conseillez-vous, mon respectable ami?
Devenez de mon cœur le généreux appui;
Ma confiance en vous s'est toujours conservée.
C'est vous qui l'avez élevée;
Ses belles qualités, ses talens vous sont dus;
C'est dans votre Château qu'elle s'est embellie,
Et de graces & de vertus,
Ma Nicolette tant chérie.
Oui, vous êtes le seul que je veux consulter.

LE VICOMTE.

Je dirai donc, pour ne vous point flatter,
Qu'à votre âge un penchant ne peut pas se détruire,

Si d'un autre penchant on n'oppose l'empire.
On détourne un torrent qu'on ne peut arrêter,
On fatigue un coursier difficile à dompter;
Il faut avec vous-même ainsi vous comporter:
Allez, venez, courez, gravillez les montagnes,
Parcourez les vallons, les forêts, les campagnes.
Les cerfs, les sangliers ravagent les moissons,
Quelques loups affamés désolent ces cantons,
Détruisez-les, voilà le digne ouvrage
Qui vous convient; & comme une chanson
Dit fort bien, quoique vieille, elle est une leçon
Bien faite pour l'état où l'amour vous engage;
Car ces vieilles chansons qui passent d'âge en âge,
Ont un bons sens qui les fait respecter.
On n'en fait plus de bonnes... Écoutez, c'est dommage
Que je manque de voix lorsque je veux chanter.

CHANSON.

Qui d'amour est dans le servage,
Et veut briser son esclavage,
Sans gémir & sans se douloir,
Pour se guérir n'a qu'à vouloir.
Qu'il courre, qu'il joûte, fatigue & travaille,
A mille exploits;
Qu'il aille,
Et feraille,
D'estoc & de taille,
Dans les tournois,
Et l'amour à cette bataille
Oubliera bientôt son carquois;
Quoi! quoi!
Quoi! l'amour y perdroit le pouvoir & l'avoir,
Voire.

Qui d'amour, &c.

AUCASSIN.

Vous avez raison; allez voir
Ce que fait à présent & ce que dit mon pere.

SCENE IX.

AUCASSIN, *seul.*

NOn je ne puis vivre ;
Et je vais la suivre.
Ah ! je sens mon cœur
Navré de douleur.
Loin de ma chere amie ;
Ce n'est rien que la vie :
Oui rien ; je sens dans mon cœur
Que je ne puis vivre,
Et qu'il faut la suivre.
Oui je sens mon cœur
Navré de douleur.

SCENE X.

AUCASSIN, UN PATRE.

LE PATRE.

ENcor si je sçàvois à qui
Je pourrois m'adresser ; voyons ce qui se passe.
Monseigneur Aucassin ?

AUCASSIN.

C'est moi-même.

LE PATRE.

Vous ?

AUCASSIN.

Oui.

LE PATRE.

En êtes-vous bien sûr ?

AUCASSIN.

Insolent !

LE PATRE.

Ah ! de grace,
Pardon ; c'eſt vous, Seigneur, & je n'en puis douter.

AUCASSIN.

Que me veux-tu ?

LE PATRE.

Je viens vous raconter
Quelque choſe qui doit n'être dit qu'à vous-même.

AUCASSIN.

Dis promptement.

LE PATRE.

Je tremble & ma crainte eſt extrême.

AUCASSIN.

Raſſure-toi.

LE PATRE.

Je ſuis un de ces paſtoureaux
Qui le long des taillis ont le ſoin des troupeaux.
Au jour naiſſant, avant qued' entrer dans la plaine,
Nous deviſions au bord de la fontaine,
Dont le ruiſſeau coule à travers le bois,
Lorſque nous vîmes tous, ainſi que je vous vois,
Monſeigneur, une Dame : ah ! bon Dieu, qu'elle eſt belle !
Il ſemble que ſes yeux éclairent la forêt,
Tant en vous regardant ſa prunelle étincelle ;
Nous diſions tous, qu'eſt-ce que c'eſt ?
Et voilà qu'elle approche envers nous, & puis elle,
Elle nous dit d'un air tant doux :
Mes enfans, que quelqu'un de vous
Aille vîte à Beaucaire, & diſe au fils du Comte,
Au Damoiſeau Sire Aucaſſin.

AUCASSIN.

A moi ?

LE PATRE.

Oui, Monſeigneur, & ce n'eſt point un conte ;
Elle l'a dit ainſi : voyez Sire Aucaſſin,
Dites-lui qu'en ces bois eſt une biche blanche,
Dont l'aſpect ſeulement peut guérir ſon chagrin.

Quoiqu'en disant ces mots elle nous parût franche,
Nous doutions, Monseigneur ; elle ajoute à la fin :
Que pour posséder cette biche,
Qui peut soulager tous les maux,
Aucassin donneroit ce qu'il a de plus riche,
Mille trésors, ce sont ses mots.
Moi qui sçais, Monseigneur, que tous les animaux
De votre forêt toute entiere,
Ne valent pas un seul de vos Châteaux,
Je lui dis bravement : Dame, je ne puis taire
Que ce n'est pas moi qui vous crois.
Alors cette Reine des bois,
D'or fin me donne cette piece,
Et je l'ai crue, & puis j'ai dit :
O Reine ! je vous crois, & cela me suffit ;
Mais, Monseigneur, sans contredit,
Blâmera notre hardiesse,
Et de mentir, peut-être, il nous accusera.
Elle reprit : Pour éviter cela,
De mes cheveux portez-lui cette tresse ;
Et soyez sûr qu'il vous croira.
Elle a sçu la couper avec beaucoup d'adresse,
Puis me la donne, & la voilà.

AUCASSIN.

Oui, c'est elle sans doute ; ami, tiens, je te donne
Cette bourse... Ah ! présent pour moi tant précieux !
Mon cœur....

LE PATRE, *à part.*

Si seulement un peu de ces cheveux
Vaut cet argent & le rend si joyeux,
Combien vaut toute la personne !
Ah ! c'étoit une Fée.

AUCASSIN.

Ami, tu te souviens
Des lieux où tu reçus le trésor que je tiens?
Mene-moi vîte, allons ; mais non, va, cours m'attendre
Au bas de ce perron, dans peu j'irai te prendre,

Si d'être en liberté je trouve les moyens.
Grands Dieux, que de dangers! & son sexe & son âge,
Tout l'expose, courons....

SCENE XI.

LE VICOMTE, AUCASSIN.

LE VICOMTE.

Seigneur, ne sortez pas;
Bongars dans le Château vient de porter ses pas,
Loyalement, sans exiger d'ôtage.
A Monseigneur, sans doute, il vient pour proposer
Des articles de paix; car votre grand courage
A dû bien fortement lui donner à penser
Sur ce que lui promet un tel apprentissage.

AUCASSIN.

Aux portes du Château le pont est-il baissé?

LE VICOMTE.

Il l'est.

AUCASSIN.

Je parts, adieu.

LE VICOMTE.

Mais avez-vous pensé?...

AUCASSIN.

A mon pere, à lui seul, tenez, vous ferez lire
Ce que vous me voyez écrire
Sur le bord de ce bouclier.

LE VICOMTE.

Ah! revenez bien vîte, & craignez d'oublier.....

(Le Vicomte court après Aucassin, sans sortir du Théatre, & revient sur la scene.)

LE VICOMTE, DEUX OFFICIERS DU COMTE DE GARINS.

LE VICOMTE.

ARIETTE.

MAis voyez donc où cet amour l'entraîne ?
Contre ses feux la réprimande est vaine ;
Il n'entend rien,
Je le vois bien,
Il n'entend rien,
Il ne sent rien
Que le poids de sa chaîne,
Que l'amour qui l'entraîne.

LES OFFICIERS.

Ah, quel bonheur !
Quelle grande nouvelle
Vient ramener une paix fraternelle !
Destins charmans !
Pour ces amans,
Quels changemens,
De leur tendre jeunesse,
Vont couronner l'ivresse !

SCENE XIII.

LES DEUX OFFICIERS, LE VICOMTE ; *les deux Soldats font toujours leurs factions dans le fond de la Scene, & se joignent au morceau de Musique.*

LES DEUX OFFICIERS, *au Vicomte.*

AH, Seigneur,
Quel bonheur !

Félicité parfaite !

LE VICOMTE.

Eh quoi donc !

LES OFFICIERS.

Nicolette !

LE VICOMTE.

De Nicolette que dit-on ?
L'auroit-on retrouvée ?

LES OFFICIERS.

Plût au Ciel qu'on l'eût retrouvée.

LE VICOMTE.

Plaiſe au Ciel qu'elle ſoit ſauvée.

LES OFFICIERS.

Tant pis.

LE VICOMTE.

Tant mieux qu'elle ſoit ſauvée.

LES OFFICIERS.

Qu'elle ſoit retrouvée.
Hé mais, hé mais, répondez donc.

LE VICOMTE.

De Nicolette que dit-on ?

LES OFFICIERS.

Elle eſt la fille de Valence.

LE VICOMTE.

De Bongars ?

LES OFFICIERS.

De Valence,
Ah quel bonheur !
A préſent Aucaſſin peut lui donner ſon cœur.

LE VICOMTE.

Qui peut en donner connoiſſance ?
Et qui peut l'aſſurer ?

LES OFFICIERS.

C'eſt Valence lui-même,

Il eſt venu le déclarer.

LE VICOMTE.

Lui-même, lui, lui-même,
Il l'a juré ſur ſon honneur,
Et de l'enlévement on amene l'auteur.

Tous, & les deux Soldats, (à part.)

Sur ſon honneur,
Ah quel bonheur,
Ah quel bonheur extrême!
A préſent Aucaſſin peut lui donner ſon cœur.

MARCOU *à Bredeau.*

Ah, voici Monſeigneur; à ton poſte.

BREDAU.

J'y ſuis.
Mais avec eux je ne vois pas ſon fils.

SCENE XIV.

Le Comte DE GARINS, LE VICOMTE, LES DEUX OFFICIERS, *les deux Soldats factionnaires.*

Le Comte DE GARINS, *au Vicomte.*

IGnorez-vous que Nicolette....

LE VICOMTE.

Je ſçais, Seigneur.

Le Comte DE GARINS.

La pauvre enfant!
Comment de leur amour parfaite
Ai-je pu faire le tourment?

Le Comte DE BONGARS.

Ah, comment de ma Nicolette
Avez-vous donc fait le tourment?

Le Comte DE GARINS, *au Vicomte.*

Où peut être mon fils ?

(*Tous.*)

Où peut être ſon fils?
Pour lui ce bonheur eſt ſans prix.

LE VICOMTE.

En partant malgré ma priere,
Il a tracé des mots adreſſés à ſon pere.

Le Comte DE GARINS.

Et cet écrit, pourquoi ne le montrez-vous pas ?
Sans doute il va m'apprendre où ſe portent ſes pas.

(*Il lit.*)

Adieu mon pere, & pour toujours.

LE CHŒUR.

Ciel !

Le Comte DE GARINS.

Ce ſont les folles amours
Qu'il avoit pour votre fille,
Qui le perdent pour toujours.

Le Comte DE GARINS.

Pourquoi me faire la guerre,
Et venir en téméraire,
Juſqu'auxportes de Beaucaire,
Répandre des flots de ſang ?

Le Comte de BONGARS.

Pourquoi m'enlever ma fille,
Et du ſein de ſa famille,
Enlever un noble enfant,
Une fille de mon ſang ?

Le Comte DE GARINS.

Hé ! pourquoi me cacher que vous étiez ſon pere?

Le Comte DE BONGARS.

Je craignois d'expoſer une tête ſi chere.

Le Comte de GARINS.

Vous me croyez donc inhumain ?

Le Comte DE BONGARS.

Ah ! je tremblois pour son destin.

LE VICOMTE ET LE CHŒUR.

Hé ! Seigneur, avec prudence,
Employez votre puissance,
A chercher vos deux enfans.

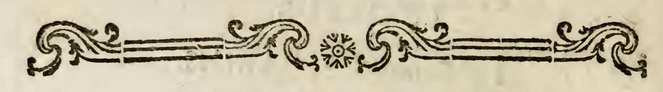
LES DEUX COMTES.

Employons notre puissance
A chercher nos deux enfans,
Faisons marcher tous nos gens.

(Tous s'y joignent.)

Employez votre puissance.
Employons, &c.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théatre représente l'intérieur d'une Forêt.

SCENE PREMIERE.

NICOLETTE, *fait une Couronne avec des fleurs champêtres.*

ARIETTE.

CHer objet de ma pensée !
Espérance de mon cœur !
Aucassin, m'as-tu laissée
En proie au plus grand malheur ?

Seule, & dans ce lieu sauvage,

Ciel!

Ciel ! que vais-je devenir ? . . . .
Mais il eſt dans l'eſclavage,
Il ne peut me ſecourir.
Courons me livrer à ſon pere ;
Hé ! qu'ai-je à redouter ? . . . . Hélas ?
Ses malheurs & ma miſere
Finiroient par mon trépas.

Cher objet, &c.

Mais j'entends quelque bruit, c'eſt quelqu'un, il approche,
Cachons-nous, & voyons du haut de cette roche.
Qui pourroit-ce être. . . . Ah ! Ciel. . . .
(*En s'en allant, elle laiſſe tomber la Couronne de fleurs qu'elle avoit commencée.*)

SCENE II

LE PATRE *porte la lance & le bouclier du Chevalier.*

Que la journée eſt rude !
M'a-t-il donc fait aſſez courir ?
Nos chevaux ſont tombés de pure laſſitude ;
Encor une heure, & c'eſt pour en mourir ;
Mettons-nous là, voyons donc cette bourſe,
Tout ce qu'elle renferme. . . . & comptons notre argent :
Je n'ai pu même y voir, tant il fut diligent
A venir me chercher pour ſa maudite courſe.

ARIETTE.

Que de pieces d'or !
C'eſt comme un tréſor ;
La belle monnoie !
O Ciel ! que de joie !

Pour me contenter,
Que vais-je acheter?

Pour le labourage,
D'abord quatre bœufs,
Et puis en ménage
Nous nous mettrons deux.

Prendrai-je Nanette,
Nicole ou Fanchette,
Ou la fille à Jean?
Avec mon argent,
J'aurai la plus belle.

(Il écoute.)

Je crois qu'il appelle;
Hé bien, qu'il appelle,
Revoyons mon or,
Que de pieces d'or.
C'eſt comme un tréſor;
La belle monnoie!
O Ciel! que de joie!
Pour me contenter,
Que vais-je acheter?

SCENE III.

AUCASSIN, LE PATRE.

AUCASSIN.

Quoi donc! tu reſtes là ſans nulle inquiétude?
Point de repos, avant d'avoir trouvé
Celle qui t'a parlé dans cette ſolitude.
Connois-tu bien le lieu? l'as-tu bien obſervé?

LE PATRE.

Oui, c'eſt ici que je l'ai vue;
Je reconnois l'endroit à la branche fourchue
De ce chêne qui pend ſur le bord du ravin.

AUCASSIN.

Que vois-je? une couronne! Elle eſt ici venue;
Nicolette? Collette?

(On entend une voix.)

NICOLETTE.

Aucaſſin, Aucaſſin.

SCENE IV.

LE PATRE.

C'Eſt elle que le Ciel envoie;
Ah! mon bon Dieu, que j'ai de joie!
Oui, preſqu'autant que m'en fait mon argent.
Comme près d'elle il eſt content!
Comme ils ſont gais, comme il eſt aiſe!
Il ſe met à genoux, elle gronde & s'appaiſe,
Elle lui conte ſon chagrin.
Qu'a-t-elle donc? Je crois qu'elle répand des larmes,
Et lui, d'un air qui paroît furieux,
A porté la main ſur ſes armes.
Elle pleure; non, non, c'eſt d'aiſe; ils ſont joyeux;
Ils viennent par ici.



SCENE V.

AUCASSIN, NICOLETTE.

AUCASSIN.

Ma chere Nicolette.

NICOLETTE.

Mon doux ami, quel bonheur de vous voir!
C'est la félicité parfaite;
Ah! j'avois perdu tout espoir.

AUCASSIN.

Quoi! je vous vois, ma douce & belle amie!

NICOLETTE.

Et qui n'a plus de regret à la vie,
Puisqu'elle a vu l'objet de ses amours,
Et qu'elle peut lui dire adieu, mais pour toujours.

AUCASSIN.

Pour toujours, dites-vous? non, non; c'est pour toujours
Que Nicolette à mon sort est unie;
Elle tient dans ses mains mon destin & ma vie;
Ensemble nous la passerons.

NICOLETTE.

Non, Aucassin, non, nous nous quitterons;
Avant d'abandonner cette chere patrie,
J'ai desiré vous voir, mais pour vous dire adieu.

AUCASSIN.

Adieu! non, qu'à la mort.

NICOLETTE.

Dès demain votre pere

Va faire visiter ce lieu.
Vous sçavez si je dois redouter sa colere.

AUCASSIN.

Eh bien, quittons ces bois, abandonnons Beaucaire.

NICOLETTE.

Où pourrions-nous aller?

AUCASSIN.

Qu'importe où nous irons;
Puisqu'ensemble nous allons.

NICOLETTE.

Non, non, cher Aucassin, je ne dois pas vous suivre.
Moi! seule près de vous, être avec vous, y vivre,
La mort est préférable à cette indignité.

AUCASSIN.

Craignez-vous de mon cœur l'austere pureté?

NICOLETTE.

Non, mais je dois me craindre.

AUCASSIN.

En une autre contrée,
En face des Autels, ma foi sera jurée,
Ainsi que je la jure à l'instant.

NICOLETTE.

Aucassin,
Je ne verrai jamais accomplir ce dessein.

AUCASSIN.

Jamais, c'est donc ainsi qu'une égale constance
Devoit de nos deux cœurs assurer le destin.
Tu refuses ma main?

NICOLETTE.

Je refuse ta honte.

AUCASSIN.

L'amour est trop puissant.

NICOLETTE.

La vertu le surmonte.

AUCASSIN.

La vertu !... Si ton cœur... Si ton amour extrême...

NICOLETTE.

De l'amour ! ingrat, vois donc combien je t'aime ;
A ta gloire, Aucassin, j'immole mon bonheur :
Qu'est-il pour Nicolette, au prix de ton honneur ?

DUO.

NICOLETTE.

Contente ton pere,
Laisse-moi mourir ;
Calme sa colere,
Cherche à le fléchir.
Dieux, quel avenir !
Un vif repentir
Seroit la vengeance
Prompte à te punir.

Accepter ta foi !
Que plutôt je meure,
Qu'accepter ta foi !
Respire pour moi ;
S'il faut que je meure
Je vivrai dans toi.

AUCASSIN.

Les cris de Beaucaire,
Le ciel & mon pere,
Rien à mon amour ne peut te ravir.
Moi, du repentir !
Tu voudrois mourir,
Nous mourrons ensemble.

Que la mort rassemble
Ton cœur & ma foi ;
Oui reçois ma foi :
N'est-ce pas pour moi
Mourir à toute heure,
Que vivre sans toi ?



SCENE VI.

LE PATRE

SIre Aucaſſin, la forêt toute entiere
Eſt entourée.

NICOLETTE.

O Ciel !

LE PATRE.

Ce ſont des gens de guerre;
Ils viennent de par-tout, on ne peut les compter.
Entendez-vous? s'il vous plaît d'écouter.

NICOLETTE.

Cher Aucaſſin, c'eſt moi qu'ils viennent prendre.

AUCASSIN.

Ne craignez rien, je ſçaurai vous défendre;
Et s'il nous faut mourir, enſemble nous mourrons.
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines,
Je braverai leurs fureurs inhumaines.



SCENE VII, & derniere.

AUCASSIN, NICOLETTE, les Gens de VALENCE, les Gens de BEAUCAIRE, le Comte de BONGARS, le Comte de GARINS, le VICOMTE.

(Aucassin donne à Nicolette son bouclier & sa lance ; il se met devant elle, l'épée à la main.)

Les Gens DE VALENCE & de BEAUCAIRE.

Rendez-vous, soumettez-vous ?
Rendez-vous à votre pere,
Contre lui, qu'osez-vous faire ?

AUCASSIN.

Approchez, approchez tous ;
Je crains peu votre furie,
Et ce fer vous brave tous ;
Otez, ôtez-moi la vie.

Les Gens de BEAUCAIRE & de VALENCE.

Eh ! mais vous vous abusez !

AUCASSIN.

Avancez si vous l'osez.

Les Gens de BEAUCAIRE & de VALENCE.

Eh ! mais vous vous abusez !
C'est votre bien qu'on souhaite.

AUCASSIN.

Non, vous n'aurez pas Nicolette ;
Avant je mourrai sous vos coups.

NICOLETTE.

NICOLETTE.

Ah ! grand Dieu, protégez-nous ;
Protégez notre misere.
Cher Aucassin, rendez-vous ;
Contr'eux tous qu'osez-vous faire ?

AUCASSIN.

Que vois-je ! ô ciel ! c'est mon pere.
Mon pere, n'avancez pas,
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur mon épée.

Le Comte DE GARINS.

Arrête, arrête malheureux,
Nous venons pour combler tes vœux.

AUCASSIN.

Ma confiance fut trompée
Hier par vous ; n'avancez pas,
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur cette épée.

Le Comte DE GARINS.

Hé bien ! les croiras-tu tous deux ?

AUCASSIN.

Oui l'un deux doit être généreux,
Et l'autre fut toujours sincere ;
N'avancez pas, ne quittez pas mon pere
Que vous ne me juriez.

LE VICOMTE. Le Comte DE BONGARS.

Oui, nous le jurons,
Oui, nous vous le jurons. Contre lui nous vous défendrons.

Le Comte DE VALENCE.

Cher Aucassin, votre courage brille

Dans les combats, comme en amour.
Quel eſpoir pour votre famille !
Apprenez le ſecret que révele ce jour ;
C'eſt que Nicolette eſt ma fille.

Le VICOMTE. AUCASSIN. NICOLETTE.

Sa fille. Votre fille ! Moi, ſa fille !

CHŒUR GENERAL.

Nous le jurons, Nicolette eſt ſa fille.

AUCASSIN.

O toi que j'aime !

NICOLETTE.

O mon bien ſuprême !

AUCASSIN.

Tu m'appartiens.

NICOLETTE.

Je ſuis à toi.

AUCASSIN.

Reçois ma foi,
Nicolette, ma douce amie.

NICOLETTE.

Toi, l'eſpoir de ma vie.

CHŒUR GENERAL.

Commencez le cours
Des plus beaux jours,
Et que partout l'écho répete,
Vivent, les amours
D'Aucaſſin & de Nicolette.

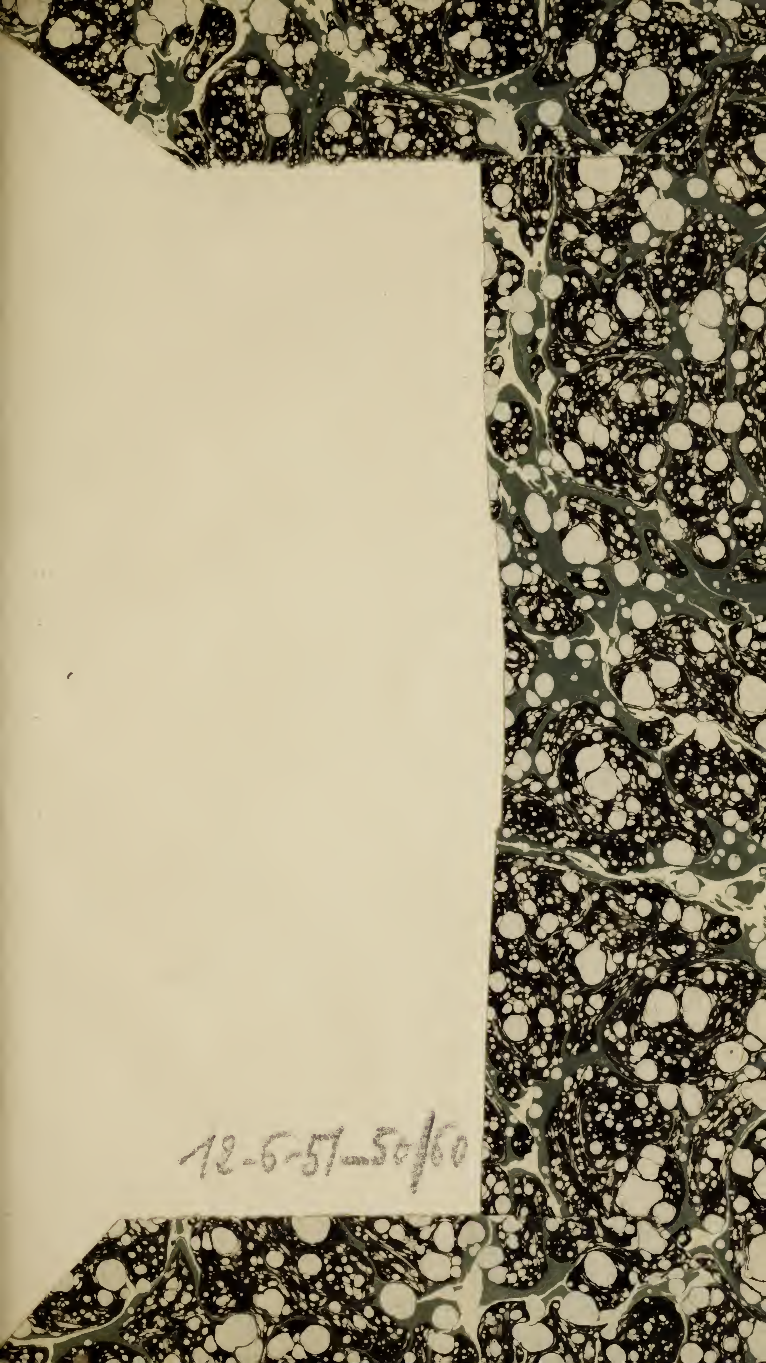
F I N.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Aucaſſin & Nicolette, ou les Mœurs du bon vieux Temps*, Comédie en trois Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris ce 31 Décembre 1779.

Signé, SUARD.

Vu l'approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris le 31 Décembre 1779. LE NOIR.


12-6-51-50/60

